

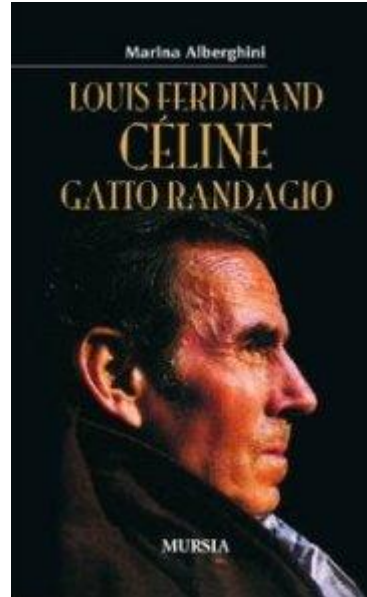


MARINA, LES CHATS puis CELINE...



MARINA ALBERGHINI

J'ai rencontré pour la première fois le nom de Céline en juillet 1961, quand les journaux italiens lui consacrèrent une très brève et frileuse nécrologie. Je n'étais guère plus qu'une adolescente, mais j'avais déjà beaucoup lu, surtout des auteurs français, mes préférés. Mais ce nom, je ne l'avais jamais entendu. Je ne savais pas, alors, que même en Italie



GATTO RANDAGIO

Si *Mea culpa* dénonce les horreurs de la collectivisation et du communisme, il y a pourtant aussi un sens plus haut dans une méditation lucide, antirhétorique et antisentimentale, sur le sens de la vie

Céline avait été enterré vivant, que sur lui était tombée cette conjuration du silence dont parle si bien Pierre Monnier dans son *Ferdinand furieux*. Jusqu'à la chute du mur de Berlin, en effet, et au virage immédiat du Parti Communiste Italien en Parti Démocrate Social, l'intelligentsia de gauche, qui dominait les Lettres et les Arts en Italie, avait épuré Céline dont pourtant elle connaissait très bien la valeur, surtout Moravia qui le " pompa " beaucoup dans ses livres. Quant à notre Droite et à la Démocratie chrétienne, elles étaient tellement indifférentes à l'Art et à la Littérature que Céline, elles ne savaient même pas qui il était !

Je me souviens qu'alors je demandai des informations à ma tante, écrivain, intellectuelle et membre actif du Parti Communiste italien : " C'est un très grand écrivain mais aussi un être méprisable et un pornographe, et c'est très bien que personne ne le lise ". Je me rappelle aussi qu'alors cela me sembla étrange qu'un artiste fut exclu pour de tels motifs. Puis je n'y pensai plus. Je dois avouer que j'ai pour les chats une vraie passion et un jour, dans un livre français sur les chats historiques, je lus l'histoire d'un chat extraordinaire qui, avec son maître, avait traversé l'Europe en flammes durant la dernière guerre. Ce maître s'appelait Louis-Ferdinand Céline et certainement ce devait être aussi un être extraordinaire, pensais-je tout de suite, pour faire une chose pareille.

Céline !... Il me revint alors en mémoire cet été lointain et cette fois je voulus en savoir plus. Mais en Italie il n'y avait rien, ni une biographie, ni un essai, rien, et dire qu'il y avait eu son Centenaire une année avant ! Je demandai alors de l'aide, comme je l'ai toujours fait pour mes biographies françaises, à ma grande amie

humaine, si L'Eglise attaque la Société des Nations et les multinationales, c'est dans une dénonciation du Pouvoir de la parole, le pouvoir politique, et de la prééminence de la masse sur l'individu ; dans *Mort à crédit*, la rencontre du petit Ferdinand avec *L'Ava* c'est la dénonciation de l'éternelle et mortelle répression de l'enfance dans le contexte familial, mais aussi une métaphore de la tragique inutilité de la vieillesse.

- Ensuite valoriser et montrer au maximum le Céline de la joie, parce que, encore aujourd'hui, Céline est souvent considéré comme un nihiliste bilieux. Et ensuite l'artiste et le poète, ami des artistes, son très important rapport avec Breughel et Bosch, son identification avec le Prospero shakespearien, son amour pour la Mer, le Mythe, la Danse, l'Art et la Beauté. Ce qu'il appelait " les fleurs de l'être ". Et aussi le Céline auteur de ballets.

- Je veux aussi souligner le Céline peintre et artiste figuratif car pour moi toute son œuvre est visuelle, quelquefois abstraite (je pense à la description des couleurs du ciel durant les bombardements), mais aussi expressionniste, dans la description des personnages, et symboliste, comme lorsqu'il décrit l'humanité qui s'agite dans le Passage Choiseul.

... Mais je désire aussi que de mon livre sorte bien l'idée qu'il n'existe pas un bon Pouvoir et un mauvais Pouvoir. Le Pouvoir, et l'Idéologie qui est son alibi, comme la guerre son corollaire, est la violence de l'homme sur l'homme, de quelque part qu'elle vienne. Le génocide des Goulags est l'oeuvre du communisme, des Indiens d'Amérique du Nord des Etats-Unis, des Albigeois du pape Innocent III et aujourd'hui des Kurdes et des Thibétains, seulement pour citer

Colette Romain, et elle m'envoya celle d'Almérás. Je la lus et même si je sentais que l'auteur était tendancieux, de ce livre, malgré lui, il ne pouvait pas m'empêcher qu'émerge un génie comme je ne croyais pas qu'il puisse y en avoir eu depuis la mort de Shakespeare, un génie dont la vie, la pensée, l'œuvre auraient donné lieu à certaines thèses de licence : un de ces très rares écrivains qui, quand vous les avez lus, vous changent la vision du Monde.

(...) Ma conviction se renforçait, jusqu'à ce que je me décide à écrire une biographie de façon à faire sortir Céline de sa condition d'enterré vivant et de le faire connaître en Italie. Dans mon livre, je me suis proposée surtout de :

- Faire parler Céline (toujours rigoureusement d'après les documents originaux) beaucoup plus que l'ont fait les autres biographes, de façon à rendre plus clairs sa pensée et son art, sans l'interprétation qui apparaît trop souvent dans celle des autres.

- Rediscuter le terme " pamphlets " pour lequel je propose celui de " poèmes " comme Céline lui-même le désirait. (...) Chefs-d'œuvre littéraires de grande beauté. Quant à leurs morceaux violents, j'ai cherché d'en comprendre les raisons en les remettant dans leur contexte historique et en les voyant surtout, à la lumière du " délire célinien " et de la violence qui naît en lui pour la défense des faibles... Dans *Bagatelles*, il se déchaîne encore pour sauver le faible qui est dans ce cas le " bleu ", la chair à canons.

Si ensuite, nous définissons comme " pamphlets " ces livres, alors pour moi, *La Divine Comédie* et *l'Évangile selon Mathieu* le sont également. (...)

quelques exemples, ainsi que des millions de morts dans les camps d'extermination, depuis ceux des nazis, aux communistes, aux Américains, et les massacres de l'intégralisme islamique, sont un thème éternel dans l'histoire de l'homme et font partie du langage sadique de l'ominide comme l'appelait Céline, qui démontre avec sa vie et sa pensée, qu'un homme libre ne peut encore vivre dans cette Société où " il faut mourir ou mentir ".

Il existe une Histoire de l'Art, non une Histoire Morale de l'Art. Celui qui ne pense pas ainsi est un frère des nazis qui mirent le feu aux livres, de ceux qui mutilèrent le *Voyage* dans la traduction russe, de ceux qui voulaient tuer Giotto parce qu'il avait fait le portrait de son ami Dante dans la cathédrale de Florence, et de papes de la Contre-Réforme, qui dressèrent la liste des livres interdits, épouvantés par les idées nouvelles, idées illuministes qui arrivaient de la France et qui empêchèrent pendant deux siècles les Italiens de penser, sinon avec de très grands risques.

Et c'est donc aussi le frère du prêtre qui alluma les bûchers de l'Inquisition, du Communisme qui fit devenir fous les dissidents et les intellectuels dans le Goulag, du Cardinal (qui fut ensuite Saint) qui fit taire Galilée, et du Pape qui fit brûler vif Giordano Bruno parce qu'il avait découvert un univers plus à la mesure de Dieu que de l'homme.

Ceci, au-delà de son grand art, est pour moi la grande leçon de vie et de pensée de Céline.

(*Céline, l'enterré vivant, BC n° 188, juin 1998*).

LETTRES...

" Il faut qu'il y ait dans chaque lettre quelque chose de " célinien ". Cet écho, il le cherche tantôt dans le désabusement, tantôt dans la provocation, tantôt seulement dans une réflexion à allure philosophique, mais toujours avec un accent qui pourrait être celui de Bardamu. Déjà la correspondance se relie à l'œuvre par un cordon ombilical ".

(Henri Godard, préface, *Lettres*, La Pléiade 2009).



Pierre BOUJUT

(poète, tonnelier, pacifiste, libertaire 1913-1992):

" Puisque Céline devient de plus en plus à la mode et que, dans tous les coins de la caverne littéraire, les critiques le placent au sommet de la stylistique française, j'ai pensé que nos amis auraient plaisir à connaître la lettre qu'il m'adressa en 1936. Je dois dire que j'ai toujours admiré sa verve pamphlétaire et sa musique verbale, son style trépidant et le ton presque toujours inspiré de ses écrits. Il est pour moi le poète-prophète, même si je ne suis pas d'accord avec certaines de ses imprécations et si sa haine délirante contre les juifs me paraît une totale aberration. Je l'aime



Benjamin FONDANE

(1898-1944, né Benjamin WECHSLER, poète, essayiste, critique littéraire, juif d'origine roumain naturalisé français en 1938):

" Cher Confrère. / " On ne contente personne " prétendait La Rochefoucauld.

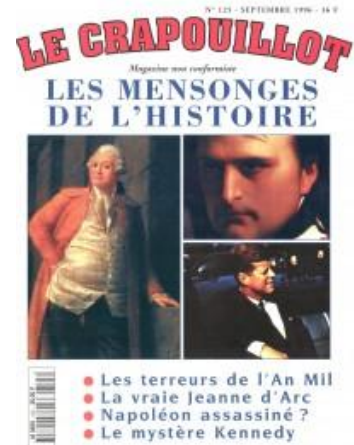
Beaucoup plus modeste je n'essaye même pas.

(...)

Il est bien possible qu'en effet on me pende un jour prochain - qu'on essaye tout au moins - et après ? Ceci prouvera-t-il cela ?

Je ne sais pas au juste qui me pendra.

Les militaires ? les bourgeois ? les



LE PETIT CRAPOUILLOT

Trois mois après la lettre précédente, le même Crapouillot demande à Céline son témoignage sur ce qu'il a pu connaître d'une histoire secrète, " choses vues, mots entendus ", que n'aurait pas enregistrés l'histoire officielle.

" Moi je suis un garçon simple, confiant et respectueux des supérieurs. Je suis indigne à vie. Je sais pas pourquoi. J'ai fait 18 mois de cellule je sais pas pourquoi. Je ferai sans doute 20 ans d'exil, sans savoir pourquoi. Je crèverai loin de mon dispensaire. Je

comme j'aime Nietzsche.
Ce sont mes frères-
ennemis.

Donc je lui avais écrit en
janvier 1936. je venais de
lire avec enthousiasme son
Voyage au bout de la nuit
et je lui disais qu'à travers
sa vision désespérée de
l'existence, je sentais
passer quelques moments
de tendresse sur lesquels il
me semblait possible de
fonder ma confiance en
l'homme et en l'avenir.
Voici ce qu'il me répondit
de Saint-Germain-en-Laye,
le 7 janvier 1936, avec son
écriture si difficile à
déchiffrer : - " Cher
Monsieur, / Je suis bien de
votre avis en toutes
choses. Mais je suis
croyez-le tout à fait
incapable de faire autre
chose que mon guignol.
J'ai 1000 offres d'autre
chose... Je ne sais rien
faire d'autre... Et encore
peut-être ?... sorti de
l'espèce d'action où je me
limite, je ne suis qu'un
pauvre bafouilleux encore
beaucoup plus inconsistant
que ses pareils. / Il ne faut
pas voyez-vous s'occuper
de l'Homme, jamais. Il n'est
rien. Il est guetté par trop
de choses. Si temps en
temps il a un peu d'esprit,
tenez-le quitte le
malheureux ! cela suffit ! Il
en a bien du mal ! Paix à

communistes ? les
confrères ? Qui ? L'accord
n'est pas fait.

(...) Mon mépris pour ces
brutes est total, absolu. Je
les aime bien comme on
aime les chiens mais je ne
parle pas leur langue de
haine.

Ils me dégoûtent
totalement dès qu'ils
aboient.

Et ils n'arrêtent pas. Qu'ils
aillent se faire dresser s'il
se peut encore ! Mais je
crois qu'ils sont enragés.
Et ils minaudent ! / Bien à
vous. / L. F. Céline. "

*(Lettres 2009, du 29
novembre 1933).*

*

*

*

saurai jamais pourquoi.
Voilà les choses.

Mon régiment a pris son
poste de combat à Sorcy-
sur-Meuse le 2 août 14.

Y avait des affiches
officielles :

La mobilisation n'est pas la
guerre.

Signé : Poincaré.

Ensuite y a eu la
proclamation : " Cavaliers,
Hauts les Cœurs ! Les

regards fixés sur les lignes
bleues des Vosges. Les
cosaques de Rennenkampf
sont à une étape de Berlin.

Le rouleau compresseur
russe sauvera l'Europe de
la Barbarie teutonne. "

Depuis je suis resté abruti.
J'attends.

Il m'est arrivé bien des
choses et des pas
marrantes, bancalo,
indigne que je suis. On m'a
tout pris. On m'a foutu plus
bas qu'une merde. Tant
pis. J'attends. Je crois à
Poincaré. Je crois à
Rennenkampf. Je crois au
rouleau. Je crois à la
France. Je crois au
Crapouillot. Je crois à
l'Humanité meilleure. Je
crois à toutes les lignes
bleues du monde. A la
ligne Maginot même. Qu'on
la prolonge jusqu'à la mer.
Je l'ai connu Maginot. Il
était au lit à côté de moi au
Val de Grâce. S'il avait
seulement vécu on aurait
pas détruit son mur. Voilà

son âme ! Affectueusement
à vous. / L.F. Céline. "

(La Tour de Feu, 132,
Réalité ou imaginaire,
décembre 1976).

L'Histoire vraiment secrète.

*

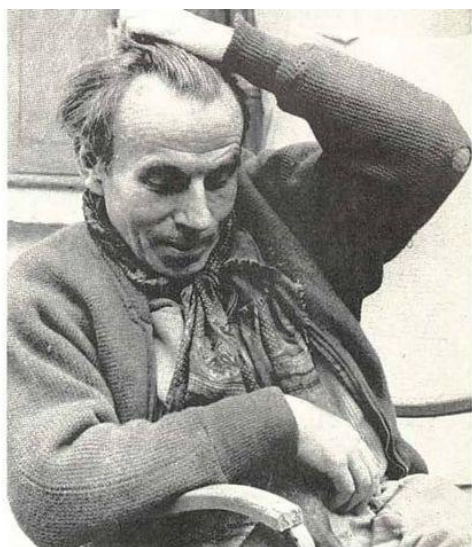
(Cahiers Céline 1, Céline
et l'actualité littéraire 1932-
1957, Gallimard, NRF, mai
1985).

L'EXPRESS

revue de presse

1969 - Voyage au bout de Céline

Etienne Lalou (en 1969), publié le 04/03/2019



LOUIS-FERDINAND CÉLINE À MEUDON EN 1961.
« Je sens les Parques me gratter le fil... »

LIVRES

VOYAGE AU BOUT DE CÉLINE

« Rigodon », par Louis-Ferdinand
Céline. Gallimard, 332 pages, 20 F.

Recalé de peu par les Goncourt, plébiscité par les Renaudot, le Dr Louis-Ferdinand Destouches, alias Céline, a fait en 1932 une entrée fracassante dans la littérature française. Il n'en est pas sorti depuis, et n'en sortira que le jour où Villon, Rabelais, Lautréamont et Rimbaud en seront expulsés. Marcel Aymé, Henry Miller, Jean-Paul Sartre, Georges Simenon et bien d'autres ont dit ce qu'ils lui devaient. Avant Camus, avant Sartre, avant Beckett, il a cru à l'absurdité fondamentale de la condition humaine, il a mis tout son lyrisme et tout son humour à dire la détresse existentielle de l'homme.

Cependant, à mesure que l'écrivain grandit, que son ombre démesurée s'étend, vengeresse, sur ses épigones, l'homme, lui, ne cesse d'être rabaissé, méprisé, réduit à néant par ceux-là mêmes qui portent l'écrivain au pinacle. Seule une poignée d'inconscients inconditionnels, fidèles à la vision mani-

réjouis que dans le grotesque aux confins de la mort, »

Les premières manifestations de son génie littéraire sont les plus éclatantes, les plus assurées de durer : le « Voyage » en 1932, « Mort à crédit » en 1936. Dès 1937, le délire éclate. « Bagatelles pour un massacre », « L'Ecole des cadavres », « Les Beaux Draps » sont des pamphlets violents, lyriques, fumeux, où les obsessions commencent à prendre le pas sur toute autre forme de pensée ; l'alcoolisme, l'hypertrophie des villes, les maladies de la civilisation et le « péril juif » y sont dénoncés dans un torrent d'invectives et sur un ton de prophète inspiré. Lorsque la France est occupée, il est parfaitement dans le destin de Céline de jouer le mauvais cheval : l'Allemagne. Moins collaborateur que certains qui n'y ont laissé ni leur honneur ni leur peau, il parvient cependant si bien à associer son sort à celui de l'occupant, qu'il n'a d'autre issue que la fuite en Allemagne au moment de la Libération. De 1944 à 1951, il mène la vie que l'on est tenté d'appeler de « dé-

Portrait de Céline, "pauvre type, piètre penseur et mauvais vivant", à l'occasion de la sortie posthume de Rigodon.

Recalé de peu par les Goncourt, plébiscité par les Renaudot, le Dr Louis-Ferdinand Destouches, alias Céline, a fait en 1932 une entrée fracassante dans la littérature française. Il n'en est pas sorti depuis, et n'en sortira que le jour où Villon, Rabelais, Lautréamont et Rimbaud en seront expulsés. Marcel Aymé, Henry Miller, Jean-Paul Sartre, Georges Simenon et bien d'autres ont dit ce qu'ils lui devaient. Avant Camus, avant Sartre, avant Beckett, il a cru à l'absurdité fondamentale de la condition humaine, il a mis tout son lyrisme et tout son humour à dire la détresse existentielle de l'homme.

Cependant, à mesure que l'écrivain grandit, que son ombre démesurée s'étend, vengeresse, sur ses épigones, l'homme, lui, ne cesse d'être rabaissé, méprisé, réduit à

néant par ceux-là mêmes qui portent l'écrivain au pinacle. Seule une poignée d'inconscients inconditionnels, fidèles à la vision manichéenne du maître, s'entêtent à parler de conspiration. Il est clair aujourd'hui que l'homme qui est mort en 1961 en laissant derrière lui des oeuvres géniales comme *Voyage au bout de la nuit*, *Mort à crédit* ou *Nord* était un pauvre type, piètre penseur et mauvais vivant. Tout s'est passé comme si, volontairement ou non, Céline avait fait de sa vie personnelle un échec pour mieux réussir ce monument qu'est son oeuvre, comme s'il avait fait de lui-même le cobaye de sa vision inhumaine et apocalyptique du monde.

Le mauvais cheval

Né en 1894 dans une famille de petits commerçants pauvres, Louis-Ferdinand commence à travailler dès l'âge de 12 ans. Engagé volontaire en 1912, il sort de la guerre couvert de gloire, de décorations et de blessures, invalide à 75%, trépané et réformé. Il reprend alors ses études, passe son baccalauréat, fait sa médecine à Rennes, y épouse la fille du doyen de la faculté de Médecine. En 1924, il abandonne femme, petite fille, avenir assuré pour courir le monde : Angleterre, Cameroun, Etats-Unis, Canada, Cuba. Lorsqu'il s'installe, en 1928, comme médecin de banlieue à Clichy, il est lui-même malade : grand paludéen et dysentérique chronique. Le processus de désagrégation consentie est déjà commencé, qui le conduira à écrire à Léon Daudet, en 1932, cette phrase qui s'applique autant à sa personnalité d'homme qu'à sa personnalité d'écrivain : "Je ne me réjouis que dans le grotesque aux confins de la mort."

Les premières manifestations de son génie littéraire sont les plus éclatantes, les plus assurées de durer : le *Voyage* en 1932, *Mort à crédit* en 1936. Dès 1937, le délire éclate. *Bagatelles pour un massacre*, *L'Ecole des cadavres*, *Les Beaux Draps* sont des pamphlets violents, lyriques, fumeux, où les obsessions commencent à prendre le pas sur toute autre forme de pensée ; l'alcoolisme, l'hypertrophie des villes, les maladies de la civilisation et le "péril juif" y sont dénoncés dans un torrent d'invectives et sur un ton de prophète inspiré. Lorsque la France est occupée, il est parfaitement dans le destin de Céline de jouer le mauvais cheval : l'Allemagne. Moins collaborateur que certains qui n'y ont laissé ni leur honneur ni leur peau, il parvient cependant si bien à associer son sort à celui de l'occupant, qu'il n'a d'autre issue que la fuite en Allemagne au moment de la Libération. De 1944 à 1951, il mène la vie que l'on est tenté d'appeler de "déporté volontaire" : l'errance à travers l'Allemagne en flammes et en déroute, les prisons danoises.

Monde en folie

C'est un homme vieilli, boiteux, apparemment fini qui rentre sans bruit en France en juin 1951 et s'installe, comme médecin des pauvres de nouveau, à Meudon, où il mourra dix ans plus tard. Mais, en 1957, un nouveau Céline a été révélé. *D'un château l'autre* prouve qu'il n'a rien perdu de son génie verbal. Ce n'est plus un roman ni un pamphlet, mais une tragi-comédie vécue qui promène le lecteur de Sigmaringen à Meudon en passant par le Danemark, dans un monde en folie dont Céline est devenue le bouffon

shakespearien. *Nord*, publié en 1960, accentue, en plus pathétique, ce personnage de clochard de l'Europe agonisante qui est devenu le sien. Puis c'est, publié aujourd'hui seulement, ce *Rigodon* qui, littérairement, ne les vaut pas, mais qui a été achevé le jour de la mort de l'auteur et que la critique présente comme le troisième volet du triptyque comme la troisième étape de la pérégrination.

Cela ressemblerait bien peu à Céline, ce triptyque aux volets chronologiques, ce jardin à la française composé selon les règles du genre. Déjà, *Nord* ne se présentait pas comme la suite de *D'un château l'autre*, mais comme un retour en arrière sur l'épisode de l'attentat contre Hitler et la débandade à travers les ruines fumantes de Berlin et la campagne prussienne en proie à la panique.

C'est là que *Rigodon* reprend, dans un ressassement proprement célinien, la chronique du pitoyable quatuor : Louis-Ferdinand Céline, sa femme Lucette Almanzor dite "Lili", l'acteur Le Vigan dit "La Vigue", et le merveilleux chat Bébert, zigzaguant à travers l'Allemagne en folie, de Berlin à Rostock, à Leipzig, à Ulm, à Hanovre, à Hambourg, pour aboutir au Danemark où Céline se croit sauvé et riche - puisque ses droits d'auteur sont déposés dans une banque danoise - et où l'attendent la prison et la misère.

Grand fauve

Au passage des personnages émergent : un officier nietzschéen, apôtre de la sélection naturelle, un médecin grec spécialiste des lépreux, un bricoleur qui pédale comme un forcené pour alimenter l'émetteur qui lui permet de communiquer avec l'état-major à Berlin, un général enfoui dans le charbon d'un tender, un autre qui porte un képi en forme de tiare, une lectrice de français tuberculeuse qui cherche à faire gagner la frontière à sa classe d'enfants arriérés... C'est Villon. C'est Dante. C'est Bosch et Breughel. C'est une littérature d'Apocalypse, un mélange de terreur et de familiarité vis-à-vis de la mort qui appartient plus au Moyen Age qu'à notre époque. Seul peut-être Hugo eût osé écrire : "Je sens les Parques me gratter le fil."

Ce n'est donc ni de souffle ni d'ampleur que manque cette dernière épopée célinienne, dédiée "aux animaux". Mais elle est manifestement l'oeuvre d'un homme vieillissant, qui embrouille les dates, qui se répète à quelques pages d'intervalle, qui s'abandonne à son obsession dérisoire de l'agonie de la race blanche biologiquement condamnée par le grand métissage. Ce n'est plus d'une volonté d'échec qu'il fait preuve mais d'un abandon aux forces destructrices qui le rongent : la maladie, la folie, la bougeotte et une insatiable, une mortelle curiosité. Il est devenu un voyant à la vue basse, un prophète qui parle faux, un voyageur en chambre. Ce que célèbre ce rigodon, cette danse macabre, c'est le naufrage consenti, sinon désiré, d'un admirable artiste et d'un homme profondément malheureux.

La dynamite

Tout n'est pas englouti dans la catastrophe. Si Céline se trompe souvent, il dit sans doute vrai quand il affirme en ricanant : "Je suis un peu tranquille que dans deux, trois siècles, j'en aiderai à passer le bachelot." Parfois, une phrase saute au visage, baroque

vraie, concise, comme un coup de patte de grand fauve : "Depuis que chaque homme, moteur au cul, va où il veut, comme il veut, sans jambes, sans tête, il n'est plus qu'une baudruche, un vent... il ne disparaîtra même pas, c'est fait..." C'est l'écho du grand Céline, de celui qui a mis à genoux, battu et violenté la langue française pour la rendre aux Français, celui qui a su marier la langue écrite exsangue des lettrés et le langage parlé, coloré mais invertébré du populaire pour aboutir à une prose vulgaire et poétique à la fois, animée par le souffle même de la vie, battant au rythme profond des pulsations naturelles.

Même si l'homme-Céline et le créateur-Céline sont presque totalement absents de *Rigodon*, reste le prodigieux ouvrier du verbe, aussi consciencieux que génial, celui qui, au moment de mourir, laisse éclater du fond de sa déchéance ce cri - équivalent moderne du " Qualis artifex pereo " - " Plein de style que je suis..." Génie, il faut bien l'avouer, extraordinairement français, dans ses tares comme dans sa grandeur : rouspéteur, anarchiste, idéaliste, outrancier, mégalomane et masochiste, condamnant l'humanité à mort et s'apitoyant sur un chat, bon coeur et mauvais caractère, poujadiste et gaullien avant la lettre, mettant en définitive son honneur dans la place d'une virgule, la propriété d'un terme, la respiration d'une phrase. Dans une main, la dynamite ; dans l'autre, le diplôme de meilleur ouvrier de France.

BIEN AVANT MARTINE AUBRY...



" A TOUT BIEN PESER, 35 HEURES C'EST MAXIMUM PAR BONHOMME ET PAR PERSONNE... ON DANSERA JAMAIS EN USINE... "

" Je vois venir les " jeunes redresseurs " comme ci... comme ça bureaucrates pleins

de virulence et d'entregent, prêchi-prêcheurs... pleins de bonne foi, de pétulance... Qu'ils ont du Travail plein la gueule, et du flan aussi... Le Travail-salut ! Le Travail-fétiche ! Travail-panacée-des-tordus ! Le Travail-remède de la France ! Travail toutes les sauces !... Les masses au Travail ! bordel foutre ! Les pères au travail ! Dieu au travail ! L'Europe au travail ! Le Bagne pour tous ! Les fils au travail ! Mémères au boulot ! Faut que ça fume ! La grande ivresse des emmerdeurs ! L'intention est excellente... mais faut penser aux " pas abstraits ", à ceux qui vont trimer la chose... ceux qui sont pas dans les bureaux en train de se griser de statistiques, d'épures prometteuses... Ceux qui vont les exécuter les hauts projets miroboliques, qui vont se farcir les mornes tâches au fond des abîmes de charbon... qui vont s'ahurir à la mort autour des chignolles tréfileuses dans le bacchanal âcre des fabriques, toute la vie dans le relent d'huile chaude. C'est pas marrant le tangible...

Pardon !... Pardon !... faut réfléchir !... faut se demander où ça nous mène ?... si tout ça c'est pas de l'imposture, une façon de se débarrasser... On dit que la machine rend méchant... le contraire serait une rude surprise. C'est anti -humain au possible de foutre comme ça dans les rivets, les générations montantes, les mitoyennes, les fléchissantes, dans les enfers de quincaillerie pendant des jours, des années, toute la vie... sans issue probable... sans musique... l'hôpital à la fin de vos jours.

Qui va là-dedans pour son plaisir ? Sûrement pas nos chers visionnaires, nos gentils ardents redresseurs, tout épargnés par leur culture, leur bel acquit, leur position. L'usine c'est un mal comme les chiots, c'est pas plus beau, pas moins utile, c'est une triste nécessité de la condition matérielle.

Entendu, ne chichitons pas, acceptons vaillamment l'usine, mais pour dire que c'est rigolo, que c'est des hautes heures qu'on y passe, que c'est le bonheur d'être ouvrier, alors pardon ! l'abject abus ! l'imposture ! l'outrant culot ! l'assassinat désinvolte ! Ça vaut d'appeler les chiots un trône, c'est le même genre d'esprit, de l'abus sale.

Bien sûr on peut pas supprimer, l'usine dès lors étant admise, combien d'heures faut-il y passer dans votre baratin tourbillant pour que le boulot soye accompli ? toutes les goupilles dans leurs trous, que vous emmerdiez plus personne ? et que le tâcheron pourtant crève pas, que ça tourne pas à sa torture, au broye-bonhomme, au vide-moelle ?...

Ah ! C'est la question si ardue... toute délicate au possible. S'il m'est permis de risquer un mot d'expérience, sur le tas, et puis comme médecin, des années, un peu partout sous les latitudes, il me semble à tout bien peser que 35 heures c'est maximum par bonhomme et par semaine au tarabustage des usines, sans tourner complètement bourrique.

Y a pas que le vacarme des machines, partout où sévit la contrainte c'est du kif au même, entreprises, bureaux, magasins, la jacasserie des clientes c'est aussi casse-crâne écoeurant qu'une essoreuse-broyeuse à bennes, partout où on obnubile l'homme pour en faire un aide-matériel, un pompeur à bénéfices, tout de suite c'est l'Enfer qui commence, 35 heures c'est déjà joli. La preuve c'est qu'on voit pas beaucoup des jeunes effrénés volontaires s'offrir à la conduite des tours, des fraiseuses racleuses chez Citron ou chez Robert Co, pas plus que de commis éperdus mourant d'adonner leur jeunesse à l'étalage de chez Potin. Ça n'existe pas. L'instinct les détourne

Attention à forcer l'instinct ! C'est ça qui nous rend impossible ! Malheureux indurés canailles, qu'on sait plus par quel bout nous prendre, culs-de-jatte sur tabourets d'horreurs, chevillés aux cent mille chignolles, tordus complotiques à lunettes, myopes de régularité, monotones à dégueuler. Taupes de jour.

Il faudrait apprendre à danser. La France est demeurée heureuse jusqu'au rigodon. On dansera jamais en usine, on chantera plus jamais non plus. Si on chante plus on trépasse, on cesse de faire des enfants, on s'enferme au cinéma pour oublier qu'on existe, on se met en caveau d'illusions, tout noir, qu'est déjà de la mort, avec des fantômes plein l'écran, on est déjà bien sages crounis, ratatinés dans les fauteuils, on achète son petit permis avant de pénétrer, son permis de renoncer à tout, à la porte, décédés sournois, de s'avachir en fosse commune, capitonnée, féérique, moite. "

(Les Beaux draps, Ecrits polémiques, Ed. Huit, août 2017, p. 571).
